

# **Lettres de Flaubert**

(*alias* Yvan Leclerc)

Réponses à quelques  
*Lettres à Flaubert*

Editions Thierry Marchaisse (juin 2017)

Le vendredi 30 juin 2017, à l'occasion de la sortie des *Lettres à Flaubert*, dirigées par Yvan Leclerc, la Librairie de Paris et les éditions Thierry Marchaisse ont organisé une soirée Flaubert.

Tous les épistoliers de l'ouvrage n'ont pu se rendre libres, mais huit d'entre eux ont eu l'occasion de se rencontrer et de donner lecture de leur lettre à Flaubert.

Les surprises n'ont pas manqué, car dans le public personne ne connaissait encore ces lettres. Mais les plus surpris ont été encore leurs auteurs, qui ne s'attendaient pas à recevoir, des mains d'Yvan Leclerc, se faisant pour l'occasion le postier de Flaubert, une réponse de lui !

Même l'éditeur, qui pourtant n'avait pas osé écrire au Maître, a eu l'honneur de se faire gentiment rabrouer par lui et d'apprendre que *Bouvard et Pécuchet* étant presque fini, il pourrait bientôt le publier.

On trouvera ci-dessous ces 8 + 1 lettres de Gustave Flaubert et les références des lettres auxquelles elles répondent. Nous ne désespérons pas de les publier dans une seconde édition du volume initial, qui ne saurait tarder.

Mon cher Marchaisse

Quelle idée vous avez eue là ! C'est Hénaurme.

24 lettres ! Comme si les apôtres m'avaient écrit deux fois chacun.

C'est presque autant qu'au moment où je me suis cassé la jambe en glissant sur le verglas : 27 lettres en deux jours ! Cet idiot de *Figaro*, le journal, pas le personnage, a publié la nouvelle. Comme si mon tibia et mon péroné intéressaient le public !

Quel paquet vous m'envoyez là, mon cher Marchaisse ! Faut-il que je me fende personnellement d'une réponse à tous ces plunitifs ?

Et quand est-ce que je vais trouver le temps de terminer mon interminable bouquin des deux copistes ? Il me manque encore six mois avant de vous le livrer, si vous en voulez. C'est pour vous. Mais je vous préviens : vous ne faites pas une affaire. Le grand succès m'a quitté depuis *Salammbô* et ce n'est pas ce livre-là, un roman impossible, qui nous apportera des monacos.

Enfin, je vous pardonne, en voyant que je viens après des *Lettres à Shakespeare* et des *Lettres à Sade*. Vous m'honorez en me plaçant à la table des grands. On va s'esjouir en entreliant toutes nos lettres les uns les autres.

Sans rancune, mais n'y revenez pas. Je vous serre la main à vous déboiter le coude.

Gve Flaubert

Réponse à Louise Colet (*alias* Belinda Cannone)  
« Le temps passe, sans te voir, c'est à devenir folle », p. 17

Mon cher Volcan,

Tu me demandes où et quand. Où, à Mantes, qui n'est pas si près de Croisset, ma chère Muse ignorante de la géographie, mais à égale distance de Paris et de Rouen. Il y a des express qui partent de Paris à 11 heures, midi et 4 h 25 du soir et qui arrivent à 1 heure, 1 h 50 et 6 h 15 et ceux partant de Rouen sont à 10h 35, 1 h 25 et 4 h 15. Celui qui me conviendrait le plus serait celui de 4h15, le temps de faire mes adieux à ma pauvre mère en la préparant au choc de mon absence. Je crois qu'elle se doute de quelque chose. J'arriverai dans la soirée. Tu pourrais prendre le train du matin à Paris, arrivée à 1heure d'après-midi. Ainsi, tu ne m'attendrais qu'une demi-journée.

Pour la date, je te re-récrierai. Présentement ma mère est souffrante, la Seine déborde, ma petite nièce a perdu sa dernière dent de lait et la *Bovary* s'est embourbée dans la campagne normande comme un char à bœufs. Impossible de tirer le moindre plan sur la comète dans ces conditions. J'en suis aux Comices. C'est le moment le plus compliqué, à ne pas rater. Mais j'en viendrai à bout, dussé-je piocher pendant six mois.

J'ai hâte de te revoir, mon amante à Mantes. Mille bons baisers de loin en attendant les vrais. À toi, à toi.

Ton G.

PS. Vous dites que la Bêtise s'améliore. Mais c'est quand même de pire en pire.

Réponse à Benoît Dufau  
« *Oderunt poetas* » p. 101

Mon cher rappeur,

Encore un mot nouveau ! ça vient d'où ? et qui nous a inventé ça ? Celui-là, je le retiendrai. *Rap*, j'ai cherché, *rhythm and poetry*, rythme et poésie. Je me demande si je n'avais pas inventé ça, dans le silence du cabinet, à gueuler comme un énergumène. Pas de la poésie, ce jaloux de Du Camp dit que j'ai l'oreille fausse et que je n'ai jamais su faire un vers,

pas des rimes, au contraire, je les chassais, les rimes, les assonances, les allitérations, toutes les répétitions de mots et de sons, à plusieurs lignes de distance,

mais du rythme, oui, mais attention jeune rappeur, pas du rythme compté sur les doigts avec des coupes qui tombent comme un habit de tailleur, régulièrement.

Non, un rythme différent pour chaque phrase, mesuré au souffle, et gueulé à à casser la poitrine.

Quand l'air manquait, j'arrêtais, quand les poumons brûlaient, c'était l'heure d'éteindre la lampe.

« Loin des vers et du verbe », comme dit Arm, votre rappeur. C'est aussi mon homme.

Je vais regueuler tous mes livres, autrement, grâce à vous.

Votre

Gve Flaubert

Réponse à Regimbart (*alias* Philippe Dufour)  
« Binet m'écrit que vous souhaiteriez écluser quelques bocks avec moi... », p. 155

Cher Citoyen,

Je savais que je pouvais compter sur vous ! Grâce à vos renseignements, je vois mieux comment emboîter mes personnages dans les arrière-plans. Quelle pesante machine que ce roman ! On a moins sué pour faire la Révolution.

Le Marx dont vous me parlez, c'est le père de la fille qui a traduit ma *Bovary* en anglais ? On parle de lui dans les filatures. Un jour, vous verrez, les Prussiens passeront la frontière du Rhin, avec leur lourde philosophie et leurs canons.

Je rature encore plus mon roman moderne parisien que la *Bovary*, vous serez content. À l'occasion, je vous montrerai mes manuscrits : vous verrez que je distille autant qu'un bouilleur de cru.

C'est bien volontiers que j'aurais descendu un bock avec vous jeudi, mais je repars la veille dans ma cabane au bord de l'eau pour gueuler à l'aise.

*Ex imo* dans la haine du pignouf : vous en connaissez un rayon.

Gve Flaubert

PS. Il paraît que vous correspondez avec Binet. Je me demande ce que vous pouvez raconter à un tourneur de ronds de serviette.

Réponse à Josiane Bienvenue (*alias* Sebastián García Barrera)  
L'art n'a que sa beauté, p. 49

Chère Madame Bienvenue

Je ne connais que ma Félicité d'*Un cœur simple* pour attirer autant de malheurs que vous sur une seule tête.

En vous lisant, j'ai d'abord cru que j'étais tiré d'affaire, avec une manne pour rembourser les créanciers de mon neveu par alliance, un marchand qui ne sait pas se vendre. Mais vos malheurs précipitent les miens et ce ne sont pas les gains de mon futur roman, une encyclopédie en farce, qui vont payer les fournisseurs.

Quand je pense que Zola a empoché plus avec sa *Nana* que moi avec tous mes romans, depuis que j'en publie. D'ailleurs, je vais lui faire suivre votre lettre poste pour poste : il vous enverra l'argent, et récupérera le prix que j'avais gagné, tant pis pour moi. On ne donne qu'aux riches. Et ça se dit « naturaliste ».

En vous souhaitant du mieux dans vos affaires, votre

Gve Flaubert

Réponse à Philippe Le Guillou  
« Vos admirateurs et vos critiques se partagent... », p. 61

Cher monsieur l'Inspecteur,

Je suis très impressionné qu'après un déjeuner des bords de Loire avec l'ermite de Saint-Florent-le-Vieil vous acceptiez de venir à la table d'un autre ermite, sur les bords de Seine. C'est beaucoup d'honneur, ou je ne m'y connais pas.

Mais rassurez-moi, monsieur l'Inspecteur : on ne m'enseigne pas dans les écoles ? Ce serait inconvenant, après un procès pour outrage à la morale publique, à la religion et aux bonnes mœurs. Sans compter la pointe sadique du roman carthaginois. Et les exemples déplorables d'une passion inactive, d'un ermite trop tendre à ses démons, d'une vieille fille fétichiste, d'un saint parricide, et de deux vieillards abécédaires qui ratent tout ce qu'ils entreprennent.

Quand j'y pense, j'ai tout fait pour ne jamais figurer dans un livre à mettre entre les mains des jeunes gens en âge de lire. Monsieur l'Inspecteur, dites-moi qu'on enseigne mon amie George Sand, qui faisait de la consolation, et pas le maître en désolation.

Pour aggraver mon cas, je dois vous avouer que j'ai été exclu du collège royal pour indiscipline.

Néanmoins, je vous serre une main confraternelle.

Gve Flaubert

PS. Bien reçu votre livre de cette année, *Novembre*. Votre éditeur ne vous a pas dit que le titre était déjà pris ?



Réponse à Christine Montalbetti

« ... ou même cher Gustave, car il est entendu que tu ne recevras pas cette lettre... », p. 29

Chère Havraise et Trouvillaise,

Vous savez les ressusciter, vous, mes fantômes de Trouville ! Mon vieux cœur de vieille femme hystérique bat encore. Grâce à vous, je me revois sur cette plage, quand elle n'était pas encore dégradée par des bourgeois en costumes de bain, adolescent beau comme un dieu, en train de ramasser cette charmante pelisse rouge avec des raies noires avant que la vague n'en mouille les franges, et la Vénus qui sort de l'écume en me disant : « merci monsieur ». J'ai été foudroyé. Je ne m'en suis jamais vraiment remis. Toutes mes racines sont là, dans le sable où rien ne pousse, et dans cette mer grise qui nous efface. Vous connaissez ça.

Sont-ils gentils, à Trouville, avec leur statue blanche comme un moine et leur inscription à épater le Bourgeois. Encore heureux que vous m'avez préparé pour la fresque énorme de... comment dites-vous, Savignac ? C'était bien la peine de passer sa vie à cacher sa boule et à interdire la publicité de sa photographie pour se retrouver exposé au public dix fois plus grand que nature. Endormi dans un cygne qui porte une plume, on n'a pas idée ! Ils ont dû lire le *Dictionnaire des idées reçues* : « Cygne. Chante avant de mourir ». Dormir, mourir, c'est à vous maintenant de réveiller le vieillard de Cro-Magnon à chaque fois que vous retournerez dans ce pauvre Trouville.

Avec un grand merci de votre vieux

Gve Flaubert

Réponse à Ramona Naddaff

« Je ne vois pas comment m'adresser à vous autrement... », p. 91

Chère Consœur

« Si seulement tu avais pu me lire. J'aurais pu, un jour, avoir écrit », m'écrivez-vous.

Mais vous ne m'écrieriez pas si vous n'étiez pas sûre que je vous lise, comme dit à peu près Pascal.

Seulement, ne comptez pas sur moi pour que je reprenne la pioche sur vos poèmes. Lisez ceux de la mère Colet, si c'est lisible : est-ce que le mal qu'on s'est donné moi et Bouilhet a servi à quelque chose ?

Et puis, la poésie moderne, celle qui a suivi Bouilhet, c'est une blague, avec beaucoup de blanc autour et des vers qui ne riment pas.

Si je peux vous donner un conseil, effacez, barrez, biffez, il en restera toujours quelque chose.

On me dit que le progrès a inventé le moyen de supprimer des mots sans laisser de trace. C'est bien dommage pour les fétichistes des manuscrits qui font les poubelles des écrivains. Qu'est-ce qu'ils vont devenir ?

Écrivez sans papier, et gueulez-moi ça. Vous trouverez toujours pour vous écouter l'oreille ouverte de votre

Gve Flaubert

Réponse au singe qui peint (*alias* François Priser)  
Le chat, le singe et Michael Jackson, p. 109

Mon cher Singe,

Avec le perroquet, vous faites la paire. L'homo Homais n'a qu'à vous regarder pour savoir à quoi il ressemble, quand vous peignez votre autoportrait. Mon singe Djalio jouait du violon. Mais vous imitez mieux en couleurs.

On ne peut supporter la Bêtise du Bourgeois, c'est-à-dire de tout le monde, qu'en fréquentant les vraies bêtes, à poil et à plume. Le plus bête n'est pas celui qu'on croit.

Vous êtes si humain que vous donnez envie de manger des bananes.

Vous êtes François, et comme saint François, je dirai : mon frère le singe.

Votre ami en zoophilie.

Gve Flaubert

Réponse à Philippe Vilain

« Juste un mot, cher Gustave Flaubert, pour vous dire combien... », p 71

Quelle bonne surprise de vous retrouver ici ! C'était donc vous qui habitiez au 42 rue de Lecat dans les années quatre-vingt-dix du siècle dernier, en face de ma fenêtre. Je vous regardais de mon 2<sup>e</sup> étage, de l'autre côté de la rue. Je vous voyais penché sur votre bureau, la plume à la main, en train de rédiger votre mémoire sous la férule de l'ami Pierrot.

Vous auriez dû sonner la cloche de ma porte. On aurait discuté dans ma chambre à tommettes rouges, devant un bon feu. Le plafond est bas, mais avec vous les idées seraient montées haut. Je vous aurais tiré les cartes, et j'aurais prédit que vous deviendriez ce que vous êtes.

Je vous embrasse à vous étouffer, au nom du jeune homme que vous êtes resté.

Gve Flaubert

PS. *La littérature sans idéal* : vous êtes dans le vrai, et vous savez ce que c'est que l'Idéal avec un grand I, vous. Continuez à porter haut le drapeau, nom de Dieu !

Réponse à Jean-Paul Sartre (*alias* Vincent Vivès)  
« Cher petit Idiot », p. 43

Quelle familiarité, cher Jean-Paul. On dirait que vous entrez en moi comme dans un moulin. Est-ce que je vous appelle « l'agité du bocal » ? J'aurais quand même raison de me révolter. D'accord, j'aimais danser l'Idiot des salons, mais c'était en privé, et personne ne l'aurait su si ces concierges de frères Goncourt n'avaient pas raconté la séance. Quant au grand et petit Idiot, avec ou sans majuscules, je ne sais trop s'il faut y voir de l'affection ou de la distance. Mais vous m'appelez Gustave ; ce prénom nous rapproche.

Encore heureux que le Dieu qui veille sur les écrivains vous ait plongé dans la nuit avant que vous n'acheviez ce quatrième pavé à poser sur ma tombe. Dites plutôt que vous n'avez pas réussi à comprendre comment un homme comme moi avait pu exister, un écrivain *dégagé*. J'ai lu vos 3000 pages, et j'ai compris quel homme j'aurais pu et dû être, au terme des conditions objectives qui m'ont fait. Mais l'homme que je me suis fait fuit entre les lignes, comme l'eau entre les pavés disjoints du bassin, au centre du jardin de Chavignolles.

Sans rancune, votre affectionné

Gve Flaubert

PS. Il faudra que vous m'expliquiez le pratico-inerte. J'en suis resté ahuri.

Réponse à Michel Winock

« Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! dans quel siècle... », p. 75

Mon cher Biographe,

525 pages serrées de récit de vie pour un Particulier qui ne voulait pas avoir de biographie, vous m'avez déjà bien servi. Et voilà que vous remettez la main à la plume pour chatouiller mon orgueilleuse faiblesse avec mon saint Patron Polycarpe, comment résister ?

Si on écoutait la voix du On, il faudrait écrire comme on parle, au courant des mots qui sortent de la bouche, sans raturer. C'est toujours la vieille haine de la Littérature, l'exécration consciente ou inconsciente du style, même chez des écrivains, maintenant.

Vive le passé simple ! un temps que les Bourgeois et le peuple ne connaissent pas. Ça nous distingue de la masse. Vous eûtes raison de prendre la défense de ce temps méprisé quand vous le sentîtes attaqué.

Votre saint Polycarpe vous tend une main bénisseuse.

Gve Flaubert